

Paris, le 05 avril 2003.

Chers 1.0.3,

Comme vous le savez, le nom que je me suis approprié, Jean-paul JAINSKY, me permet de me vouer à une vie clandestine avec comme horizon d'être autre chose qu'un homme qui dirige un secteur d'activité au sein d'une grande entreprise : j'ai l'ambition avouée de travailler l'art sans l'assumer à visage découvert, et dans un registre, de fait, inhabituel. J'aime croire à cette idée que derrière un nom, il n'y a pas nécessairement un *être*, un *avoir* peut s'y trouver. Dans la posture où je me trouve, je dis plus volontiers « j'ai » que « je suis », et s'il faudra un jour dire ce que je suis, je dirai : je suis celui qui « a ».

L'extraordinaire fut pour moi de vous rencontrer à une période où je recherchais une sortie cohérente à la situation inextricable dans laquelle je me trouvais. Je m'étais trop sur-joué cette situation pour ne pas en comprendre l'ampleur. Je n'avais donc aucune raison de m'encombrer de scrupules à devenir partenaire de votre collectif, en gestation à l'époque. L'opportunité était à saisir immédiatement.

Je parlais, me concernant, d'une situation inextricable : quelle était-elle ? J'avais l'idée de travailler l'art, sans rien fabriquer, sans être actif dans son champ, tout en y étant une personnalité agissante qui se cacherait sous l'apparence trompeuse d'un simple nom. Le tout se faisant, bien évidemment, en conservant mon travail dans lequel rien ne laisserait présupposer cette seconde activité. Notre rencontre, pour revenir à elle, fut donc fabuleuse et à ce titre, me donna l'occasion de déployer des trésors d'ingéniosité pour la rendre crédible, pour la rendre digne de croyance. Il fallait bien y croire à cette fable. Mais au fur et à mesure que je la pensais, me vint l'idée qu'elle pourrait se tourner, à la dérobée, vers une histoire des dieux et des hommes, qu'elle pourrait éventuellement devenir une mésaventure, ou un avatar, pour employer ce mot dont vous m'avez entretenu à plusieurs occasions. Ce cadre supérieur qui descend masqué dans le champ de l'art, tombant sur un collectif de jeunes artistes, n'est-ce pas là une définition que nous pouvons donner de l'avatar. N'est-ce pas là une définition que l'on peut donner à une mauvaise destinée, c'est-à-dire ce malheur provoqué par ces dieux qui, descendus du ciel, sont devenus des hommes. Ici les dieux s'appellent : *cadre supérieur*, et les hommes : *jeunes artistes*.

La descente ayant eu lieu, il convient de relever que j'ai pleinement une place parmi votre collectif . Laquelle ? Je n'ose encore me prononcer. Si je ne veux pas l'énoncer, je veux que nous l'annoncions. Ma place au sein de votre collectif doit aujourd'hui se montrer et se dire, devenir connue. Connue tout d'abord, mais dans une mise à jour manquant singulièrement de dispositifs lisibles : gardons le mystère des raisons de ma descente sur vous, pour reprendre cette image, gardons le mystère de mon identité et même de mon existence. Disons simplement que nous reconnaissons que je suis là et que j'agis au sein du collectif. Faisons en sorte que notre collectif (notez bien, je dis maintenant « notre » collectif) ne puisse se décider à s'affranchir de sa réalité et de sa virtualité, qu'il reste dans une position inconfortable où les moindres mouvements ne servent qu'à conserver l'équilibre de sa position. Stase qui doit se prolonger sans provoquer de paralysie, ni porter à conséquence sur le corps même du collectif. Cette communauté, aujourd'hui composée de deux jumeaux, d'une jeune femme et d'un « zombie » (le tout formant une singulière figure pyramidale), qui recherche les escarres pour éviter tout dynamisme inhérent au fait communautaire même, cette communauté donc, est un ensemble si curieux (je pense ici à nouveau à un avatar, pour reprendre ce vocable), qu'on doit se demander comment elle peut exister et agir, prise dans une réalité vraie qui ne veut pas distancier le réel du virtuel, ni les distinguer, alors qu'elle travaille dans le registre du documentaire, de la collecte de documents et de leurs installations, toutes ces choses dont nous nous sommes entretenues lors de nos anciens et fructueux échanges sur l'art.

Mais l'objet de ce courrier ne consiste pas à vous rappeler ce que vous savez déjà. Il consiste à vous dire que vos débuts, comme collectif, ont trop reposé sur des conjectures, que la stratégie est mauvaise et qu'aujourd'hui il est devenu nécessaire de dire la vérité. Non pas sur le collectif, il n'y en a pas, mais sur ses agissements. Se joue ici la cohérence que vous pourrez revendiquer de l'ensemble du travail signé du collectif. Alors commençons :

1) Je fais partie intégrante du collectif, comme je l'explique plus haut : il vous faut donc le faire savoir ;

2) Je suis à l'origine d'un certain nombre de travaux que vous avez déjà montrés, sans que mon nom apparaisse : il vous faut sans tarder corriger cette grossièreté.

Reprenons. Dans la pièce revendiquée par le collectif : « Roll'ywood », je vous avais donné la série d'images des « Hommes et femmes mystères », série relevée par moi dans des programmes télévisuels, sans que mon nom apparaisse. Il vous faut dissiper cet oubli. De quelle manière ? A vous de trouver, pour cet objet, un vrai dispositif de discernement.

Je vous ai remis, en janvier de cette année, un travail intitulé : « Un tour du propriétaire » dans lequel, non seulement je montrais le plan de mon laboratoire, mais je faisais référence à la sécurité et particulièrement aux systèmes d'identification biométriques que je connais bien, puisque, comme vous le savez maintenant, je suis Directeur de la Division Sécurité d'une grande entreprise française. Si pour ce travail, que je vous avais demandé de vous approprier, mon nom apparaît seulement à l'endroit de l'identification par empreintes digitales, il ne faut pas craindre de forcer sa compréhension en révélant la provenance des éléments utilisés. Annoncez clairement que ce travail est le mien, au risque d'apparaître vous-mêmes comme mes assistants. Il me semble urgent d'adopter ce principe : l'origine des travaux signés par nous doit être à la hauteur de l'obscurité dans laquelle baigne l'origine de notre collectif.

Quant à « Dialogues pour 2 surfaces » que vous avez présenté récemment, c'est bien à mon mode de communication qu'il fait référence, à cette façon si particulière que j'avais eu avec vous, d'alterner d'un soir à l'autre, le français, l'anglais et l'arabe. Mais là aussi, rien ne le précise, rien ne le dit. Croyez-moi, nous ne pouvons pas nous risquer dans l'incertain des formes. Cette pénombre, qui dispense de choisir, peu soucieuse de cohérence, est toujours prête à *supposer* en toutes choses, pour mieux vaquer à ses intérêts. Et les intérêts de la pénombre ne sont en général jamais glorieux puisqu'ils ont besoin précisément du demi-jour. Aussi, je prends acte, avec satisfaction, de la deuxième présentation de ce travail que vous avez intitulé très justement « relecture ».

Une fois ce travail de clarification engagé, travail que nous pouvons en effet qualifier de relecture, mon existence au sein du collectif n'aura rien d'un artifice, ma présence, de fantomatique et incomprise, s'inscrira dans l'incontournable.

Si cette lettre pouvait elle aussi s'intituler, elle s'appellerait : Erratum. Nous pourrions alors affirmer qu'*erratum* et *relecture* seront dès maintenant les deux mots qui installeront momentanément notre collectif dans un processus de transformation aussi lent qu'irréversible. Un nouvel avatar, en somme.

Bien à vous .

Jean-Paul JAINSKY.